

JÓN KALMAN STEFÁNSSON
Écrivain



Islande

Agrandir le monde, écrire les abîmes

Entretien avec Jón Kalman Stefánsson

LE LECTEUR

• **Votre dernier roman est l'occasion de réfléchir sur le pouvoir des mots, sur la manière dont les hommes vivent avec eux, « compagnons les plus dévoués (...) amis les plus fidèles », pourtant parfois inutiles. Les hommes lisent, lisent trop, lisent à en mourir : pourquoi la lecture est-elle un acte si marquant pour vous ?**

Jón Kalman Stefánsson : Je crois qu'il est possible d'avoir une influence sur le monde avec des mots. C'est peut-être un peu naïf, mais j'y crois de toutes mes forces, j'y mets toute ma foi. Je crois aussi qu'on a le pouvoir de faire naître chez les mots la capacité de toucher le lecteur. Les mots sont des armes.

• **Les mots ne sont-ils donc « des flèches, des balles de fusil, des oiseaux légendaires lancés à la poursuite des héros » que parce que les lecteurs, pour vous, sont des individus qui laissent voir en lisant ce qu'ils ont de plus vulnérable ?**

Question difficile. Quand j'écris, je poursuis un but dont je ne connais pas exactement la nature. C'est un peu comme si je me dirigeais vers un horizon dont je ne suis pas sûr qu'il existe, mais vers lequel je me dirige de toutes mes forces.

Jón Kalman Stefánsson sera présent au Salon du livre de Paris.

• **Quelle fut votre première expérience marquante de lecteur ? Peut-on dire que vous avez été nourri par certains auteurs ?**

Il n'y a pas une expérience, un livre, mais plusieurs. Quand j'avais environ vingt ans, j'étais fou du roman de Thomas Mann, *Tonio Kröger*. Je pense également à un poème de Vallejo qui a changé ma vie d'auteur. J'ai aussi été beaucoup impressionné par l'œuvre de Boulgakov. *Le Maître et Marguerite* a été pour moi une révélation, une illumination. En le lisant, j'avais l'impression que c'était comme si l'auteur avait réussi à se libérer de toutes les lois du roman. Mikhaïl Boulgakov est parvenu à capter un monde nettement plus grand que le monde réel. Et je n'ai pas osé relire ce livre depuis plus de vingt ans...

Romancier, poète, lecteur, traducteur... et ancien bibliothécaire, Jón Kalman Stefánsson demande à l'écriture d'explorer les abîmes. Anna Svenbro s'est entretenue avec lui en compagnie de son traducteur, Éric Boury.



LE BIBLIOTHÉCAIRE

• **Quel rapport entretenez-vous avec votre bibliothèque personnelle, celle qui entoure votre table de travail ? Vous**



Jón Kalman Stefánsson, *Entre ciel et terre*, trad. Éric Boury, Gallimard, coll. « Du monde entier », 2010, 240 p., ISBN 978-2-07-012254-7

Figure de proue de la littérature islandaise actuelle, Jón Kalman Stefánsson (né en 1963) est découvert par le public français avec son dernier roman *Entre Ciel et Terre* (*Himnaríki og helvíti*) traduit

par Éric Boury. Ce roman narre les pérégrinations, entre lignes d'onde et lignes d'ombre, d'un gamin pêcheur d'Islande pleurant son ami Bárður, abîmé dans la lecture du *Paradis perdu* de Milton jusqu'à en mourir – il a laissé la vie en mer après avoir abandonné sa vareuse à terre, pour quelques vers mémorisés de plus. L'enfant se met donc douloureusement en quête d'un vieux marin aveugle, propriétaire de l'ouvrage qui a littéralement glacé le sang de Bárður, et met à l'épreuve sa propre envie de vivre dans ce périlleux voyage.

Jón Kalman Stefánsson ne se paie pas de mots. La littérature, la lecture, l'écriture ont pour lui le pouvoir évident d'explorer les abîmes. Abîmes marins ou célestes, mais aussi abîmes creusés dans le silence ou dans le bruit entre les hommes, qu'ils appartiennent au monde des vivants ou qu'ils aient rejoint l'au-delà. AS

avez aussi été bibliothécaire à la Bibliothèque municipale de Mosfellsbær...

Évidemment, j'achète des livres que j'ai envie d'avoir chez moi. Ils me tiennent compagnie. Je ne peux pas avoir un livre qui ne me plaît pas, que je n'ai pas envie de lire. Les livres de ma bibliothèque font partie de ma vie de manière indéboulonnable.

J'ai travaillé dans cette bibliothèque parce que je me sens bien parmi les livres. C'était certes très mal payé, mais travailler dans cette bibliothèque m'a beaucoup apporté. J'ai aussi des souvenirs très clairs et limpides de l'époque où j'étais enfant à Reykjavík : un bibliobus faisait la tournée des quartiers, arrivait une fois par semaine dans le mien, et je comptais les jours : on avait le droit d'emprunter jusqu'à six livres.

LE RAPPORT À LA TRADUCTION

• *Entre ciel et terre* se tisse à partir d'un autre texte : *Le Paradis Perdu* de Milton. Bárður le lit, pas en anglais ni en français (Chateaubriand en a fait une traduction marquante

pour les romantiques français et au-delà), mais en islandais, dans la traduction de Jón Þorláksson, traduction qui a fait date dans l'histoire littéraire islandaise et a influencé le poète Jónas Hallgrímsson. Cette traduction est presque un personnage dans le roman. Pour vous, que peut faire la traduction ?

Lorsqu'on parle des pouvoirs de la traduction, on a plutôt à faire à un sentiment, une considération plutôt qu'à de la logique où à une combinaison d'arguments. C'est comme en musique : on sent quelles bonnes notes utiliser. Ceci dit, la traduction du *Paradis Perdu* de Milton par Jón Þorláksson est très importante pour les Islandais : outre le fait qu'elle soit d'une très grande beauté, Milton traite, dans *Le Paradis Perdu*, du début et de la fin de tout. Pourquoi donc ne pas l'utiliser ?

• **Un manteau et des fantômes. Le Ciel et l'Enfer mariés dans le titre d'un ouvrage. *Entre ciel et terre* fait référence au *Paradis perdu*, mais m'a fait penser à d'autres auteurs, comme Gogol et Blake. Malgré l'ancrage profond de vos œuvres dans la réalité islandaise, comment vous sentez-vous influencé par la « littérature mondiale » (en version originale ou en traduction) ?**

La « littérature mondiale » forme pour moi une grande unité où les influences sont foisonnantes et réciproques. Par exemple, on peut très bien être sous l'influence d'un auteur qu'on n'a jamais lu, simplement parce que l'on a lu des auteurs qui ont été influencés par lui. La littérature fonctionne en quelque sorte comme un phénomène de réverbération.

• **Question un peu délicate, en présence de votre traducteur français : que ressentez-vous après avoir été traduit pour la première fois en français ?**

D'abord, quand on écrit, le but est surtout d'écrire un bon livre. Évidemment, on a envie d'exercer une forme d'influence sur le monde par ses écrits, de toucher les gens. C'est pour cela que je considère comme un bien très précieux le fait d'être traduit dans une autre langue. Dans le même temps, je viens d'un pays peu peuplé : en étant traduit, je promeus mon pays.

• **Vous avez traduit en islandais les *Rêveurs* de Knut Hamsun. Que retenez-vous d'important de votre expérience de traducteur ? A-t-elle influencé votre expérience d'écrivain ?**

Il est très difficile pour moi de me prononcer sur cette question, mais il est évident que, lorsque l'on lutte avec une langue en la traduisant, cela engendre un certain nombre de



© Einar Falur Ingólfsson

choses. Si j'ai traduit Hamsun, c'est d'abord pour le remercié de l'œuvre qu'il a écrite. De plus, on dit souvent que Hamsun est impossible à traduire : c'était relever un défi, et ce défi m'a séduit.

L'ÉCRIVAIN

• Comment de lecteur, bibliothécaire, puis traducteur, êtes-vous devenu écrivain ?

Je ne savais pas ce que j'allais faire de ma vie, ni ce que j'allais devenir. J'ai arrêté l'école à seize ans, à l'issue de la scolarité obligatoire. J'ai travaillé dans la pêche, l'abattage de moutons, j'ai travaillé comme ouvrier. Mais il existait toujours quelque chose au fond de moi, comme un murmure que je n'arrivais pas à faire taire et dont je ne connaissais pas la nature. Un soir, j'ai regardé une émission d'astronomie, qui était en fait une série d'émissions, et quelque chose a éclaté en moi. Je me suis réinscrit au lycée à dix-huit ans pour devenir astronome. J'avais de mauvaises notes à l'école primaire en maths, mais cela ne me gênait pas. Peu à peu, j'ai compris que ce qui me fascinait dans l'astronomie, c'étaient toutes ces grandes distances et étendues dans l'Univers que l'on ne comprend pas. Ces distances, c'est la poésie. C'est ainsi que je me suis mis à écrire.

• Vous décrivez votre style comme influencé par la poésie. Cela se ressent dans *Entre ciel et terre*. Vous n'aimez pas

« Seules deux choses comptent dans l'esprit du capitaine Kolbeinn, la poésie et la mer. La poésie est semblable à la mer, la mer est froide et profonde, mais aussi bleue et d'une grande beauté, il y nage bien des poissons, elle abrite toutes sortes de créatures, et pas seulement des bonnes. »

Jón Kalman Stefánsson
Entre ciel et terre.

beaucoup non plus les formes traditionnelles. Comment la poésie et le romanesque peuvent-ils selon vous se mélanger ?

Bien sûr, une des méthodes pour magnifier un roman est d'utiliser la méthode poétique : en écrivant un poème en même temps que l'on raconte une histoire.

• Vous êtes un écrivain des abîmes : les abîmes marins, ceux de l'âme humaine, ceux qui séparent les vivants et les morts, ceux des choses impénétrables à la raison. D'où vient cette fascination pour les abîmes ?

J'écris pour comprendre le monde, autopsier la vie. J'écris pour la même raison que celle pour laquelle l'astronomie m'a séduit : pour découvrir de nouveaux univers et agrandir le monde, amplifier l'espace du monde. ■

Propos recueillis par Anna Svenbro et Éric Boury dans le sillage de la Rencontre littéraire islandaise (Paris, 20 nov. 2010) et des Boréales de Caen.